Boisjoli, Jean. *La mesure du temps*. Sudbury : Prise de parole, 2016. 256

Ce premier roman de Jean Boisjoli, déjà auteur de trois recueils de poésie, nous donne rendez-vous à Saint-Boniface dans le Manitoba. Un homme, la soixantaine, vient y retrouver ses sources et faire le point sur sa vie. Pour cela, il a besoin d'un interlocuteur, c'est-à-dire une interlocutrice beaucoup plus jeune que lui, avec qui il a eu une liaison amoureuse longtemps auparavant. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le vieil amant grisonnant n'est guère sympathique : « homme élégant, cultivé, distingué, séducteur, [...] il cache ses sentiments. Il s'assure qu'on ne transperce pas sa muraille ». Indifférent à la jeune femme, distant, suffisant, il la submerge d'histoires d'enfance. En gros, l'amante du passé laisse tout tomber – son fils, ses loisirs, son travail, enfin sa vie – durant le séjour de son ancien amant à Saint-Boniface et accepte sans dire un mot de l'accompagner à volonté sur les lieux de son enfance. Il ne lui reste plus qu'à écouter patiemment les réflexions d'un individu aux prises avec tous les traumatismes, petits et grands, des premières années et de l'adolescence.

La compagne depuis longtemps éconduite et les lecteurs devront attendre que l'égrenage de souvenirs se ralentisse pour découvrir que la goujaterie du conteur a une justification de taille. En effet, du ramassis de ruptures, conflits et révoltes caractéristiques de cette période de la vie, un traumatisme, celui-ci énorme, ressort, qui a de quoi choquer. La jeune femme et nous, lecteurs, devront dès lors revoir l'opinion déjà formée sur le personnage. Son égoïsme apparaît sous un nouveau jour. Peut-être est-il même excusable. L'auto-thérapie dans laquelle il a entraîné l'ex-amante, sans d'ailleurs lui demander son assentiment, fournit la clé à la froideur qu'il manifeste envers ceux qui lui sont proches. Mais c'est à chacun de décider si de telles révélations peuvent le réhabiliter à l'estime de ceux qui le côtoient, lecteurs y compris.

En tout, l'ex-amante devenue femme à tout faire choisit de rester sur la réserve et ne prononce traitre mot qui pourrait relancer un attachement affectif. Nous n'en saurons pas plus. Si les confidences du voyageur l'ont peut-être réconcilié avec lui-même, elles n'ont guère d'effet sur son accompagnatrice qui, au volant de sa voiture pour le conduire aux lieux qu'il désire revoir, se parle à elle-même, et non avec lui, pour se féliciter de sa propre froideur vis-à-vis d'un homme dont elle a pourtant été éperdument éprise. *La mesure du temps* place dans une voiture, comme dans un huis-clos, deux personnages qui n'ont plus rien à se dire et qui ne se reverront probablement jamais. Fin de vie, fin de voyage, fin d'amour, adieux et souvenirs perdus, tel est ce roman nostalgique qui emporte les lecteurs sur les routes des alentours de Saint-Boniface.

Un autre parcours se déroule au fil des pages, celui-ci littéraire. L'homme aux souvenirs a beaucoup lu : *The Catcher in the Rye* de J. D. Salinger lui a appris à décrire les personnes « avec leurs qualités et leurs défauts » ; *Les frères Karamazov* de Fiodor Dostoïevski, qui lui prête les prénoms qu'il donne aux castors du voisinage ; *Hamlet* de Shakespeare à cause de l'expression « aussi savoureuse que surannée » ; *L'étranger* d'Albert Camus, car il voulait « avoir l'allure de son personnage énigmatique » ; et bien d'autres. Il a aussi visité les lieux de la littérature française : « Dumas et le comte de Monte-Cristo à l'île d'If, Hugo et Quasimodo à Notre-Dame de Paris, Stendhal et Sorel à la prison de Besançon, Alain-Fournier et son grand Meaulnes au petit village de Sologne ». De même, le retour à Saint-Boniface est une visite littéraire ; il vient renouer avec *La rue Deschambeault* de Gabrielle Roy tout simplement parce qu'il a grandi dans cette rue et a pris plaisir à se forger un mythe personnel, une parenté localisée avec une grande auteure franco-canadienne. Ce roman est un retour aux sources.

Pauline Brise